



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

—

L'Amitié (poésie) ...
Mme Edgar Tinel

La Neige (poésie) ...
Edouard Pailleron

Lettre de Mme la Présidente de
l'Ass. St-Jean-Baptiste
Mme C. Béique

"Alcool et Alcoolisme" ...
Françoise

Un trait de nature, ...
Emile-B. Gauvreau.

A travers les livres.

Le devoir de l'heure présente,
Françoise.

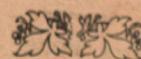
Frontenac intime (suite),
Ernest Myrand

MesdamesFrançoise.

Pages des Enfants ...
Tante Ninette

Le Mal du Pays (suite) ...
M. Aigueperse

Recettes faciles, Conseils utiles,
etc., etc.



JOYEUX EBATS



L. MUSER

H. J. DIETSCHÉ

MUSER & DIETSCHÉ

**Coiffeurs pour dames
et Perruquiers artistiques**

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

THEATRE FRANÇAIS

Semaine du 22 janvier

"FAUST"

Grande mise en scène!

Magnifiques décors nouveaux.

Nombreuse figuration

PRIX POPULAIRES.

Prix : — Soirées, 10c, 20, 30, 35 et 50 cents; matinées, 10, 15, 25, et 50 cents.



Nos Dents sont très belles, nature les, garanties. Insitut Dentaire Franco-Américain (incorpé), 162 rue St-Denis, Montréal.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88
 LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12..... 0.88
 L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12. 0.88
 INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12..... 0.88
 LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12..... 0.88
 EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
 HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

A toutes les femmes et surtout aux lectrices du "Journal de Françoise", nous conseillons d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdure variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous. Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

P. McKenna & Fils FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine, Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.



SPECIALISTE BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX GRATIS 1824 STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garanties pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente dans tous les dépôts et magasins de nouveautés.

Direction et administration :

1714 Ste-Catherine, coin St-Denis.

...MONTREAL...

Tel. Bell. Est. 2636.

Patrons sur mesures depuis 15c.

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!... Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE. En vente-partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

Prenez des

CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHMES, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la malle, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

La Femme Contemporaine

REVUE INTERNATIONALE DES INTERETS FEMININS

Synthèse des Oeuvres, des Idées, des Choses d'Art qui, dans l'ordre intellectuel, moral ou religieux, peuvent servir à l'utile évolution de la femme contemporaine, au triple point de vue individuel, familial et social.

P. LETHIELLEUX,

Libraire-éditeur,

22 rue Cusette, Paris.

QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine. Montreal

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1^{er} et le 3^{ème} samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS - 1.00 Strictement payable d'avance.		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - - - Quinze francs Six mois - - - - - 7 frs Strictement payable d'avance.
---	--	---	---

L'Amitié

Le soleil s'est levé dans de mornes nuages,
 De blancs flocons jonchent le sol ;
 Les oiseaux ont pris leur envol
 Vers des pays plus chauds, vers de plus gais rivages.

La bise au fouet cruel a flétri les buissons :
 C'en est fait de vous, fleurs fanées !
 Les routes sont abandonnées,
 Les taillis sont déserts, ils n'ont plus de chansons !

Mais pourquoi donc gémir ? Quand au ciel noir de brumes
 Le soleil est voilé de nuit,
 Il est un autre astre qui luit
 Dans notre âme, malgré l'hiver plein d'amertumes ;

Quand dans les bois givrés il n'est plus de chanteur,
 Quand l'oiseau fuit l'hiver barbare,
 N'avons-nous pas une fanfare,
 Qui résonne sans cesse au fond de notre cœur ?

Et n'entendons-nous pas malgré la bise intense,
 Ses rythmes consolants et doux,
 Qui font taire les chagrins fous
 Et chasse la douleur en chantant l'espérance ?

Quand le vieillard Hiver écrase sous son pied
 Les fleurs n'avons nous pas dans l'âme
 Une autre fleur toute de flamme ?
 — Astre, fanfare, fleur, c'est vous, sainte Amitié !

Oh! que font les hivers à qui te peut entendre,
 O voix du Ciel! Céleste fleur,
 Douce amitié, soleil du cœur,
 Que font les noirs chagrins à qui te peut comprendre!

Mme EDGAR TINEL.

La Neige

Fleurs d'amandier et fleurs de neige,
 Jours de décembre et jours d'avril,
 Le printemps, quand reviendra-t-il ?
 Hélas! que sais-je ?

Décembre est noir, avril est clair...
 Ma bien-aimée est dans la chambre...
 Les papillons volent dans l'air,
 Les papillons blancs de décembre.

Avril est clair, décembre est noir...
 (Oh! chère enfant, comme je t'aime !)
 Qui veut la voir, la neige blême ?
 Qui veut la voir ?

Edredon chaud pour l'avalanche,
 Duvet plus fin pour le bas lieu...
 La bien-aimée est au milieu
 Du lit blanc dans l'alcove blanche.

Sur le sein nu des prés bombés,
 Sur les épaules des collines,
 Tombez, flottantes mousselines,
 Tombez ! Tombez !

Bonsoir à la source endormie,
 Les yeux de glaces sont fermés...
 Dors, mon amour, allons, dormez
 Ma belle amie,

Le verglas polit les cailloux,
 La givre fait de la dentelle;
 La neige lente que fait-elle ?...
 Ma belle amie, endormez-vous.

Fleurs d'amandier, et fleurs de neige,
 Jours de décembre et jours d'avril,
 Le printemps quand reviendra-t-il ?...
 Hélas! que sais-je ?

EDOUARD PAILLÉRON

Lettre de Mme la Presidente de l'Association de la Saint-Jean-Baptiste

Ma chère Françoise,

Lorsqu'il y a peu de jours, vous m'avez offert l'hospitalité de ce journal qui est accueilli partout avec tant de plaisir, j'ai très gaiement refusé votre offre flatteuse. J'avais compté sans les devoirs d'une présidence de société et sans les décisions d'un comité de direction. S'il est vrai qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, il est vrai aussi qu'on a plus souvent encore besoin d'un plus grand que soi. Or, votre journal est devenu toute une puissance, puissance aimable heureusement pour moi, à laquelle on pense tout naturellement dès qu'il s'agit d'intérêt féminin ou même tout simplement d'une bonne cause.

Les dames patronnesses de la Société St-Jean-Baptiste doivent déjà trop au public, et en attendent encore trop pour laisser passer l'occasion de dire ce qui a été fait par elles au sujet de l'établissement des écoles ménagères, et de ce qui reste à faire pour mener l'œuvre à bien.

La tâche que ces dames ont entreprise est d'une grande importance, mais, en raison même de son importance, elle est d'une réalisation difficile. Il serait trop long d'énumérer tout ce qui a été fait par le comité, mais je vais exposer en peu de mots les perplexités et les embarras rencontrés à chaque instant. Il fallait d'abord se renseigner sur le caractère exact de l'enseignement ménager; sur la valeur des systèmes suivis ailleurs; sur les moyens à prendre pour fonder sans beaucoup de ressources des écoles répondant bien aux besoins du pays. Cela prit du temps; les méthodes belges et suisses semblaient être les plus faciles à adopter à cause de la conformité de langage et de religion; mais on a de la peine à s'entendre à de pareilles distances; les demandes faites ne sont pas tou-

jours parfaitement comprises, et de petites erreurs causent de longs retards.

Puis, devait-on choisir une directrice étrangère ou une Canadienne ayant fait les études requises dans une école européenne? Ici le problème était compliqué encore par le fait qu'une seule personne ne pouvait absolument pas se charger de tous les détails de l'enseignement, qu'il eût fallu faire venir deux et même trois institutrices ce qui exposait à de multiples inconvénients: grandes dépenses, exigences probables, risques de changements fréquents, alors que, surtout au début, l'unité de direction s'impose.

Après mûre réflexion, le comité en vint à la conclusion que des Canadiennes étant plus au fait des usages du pays seraient à même d'adopter le programme d'études le plus utile, et que d'ailleurs il n'est que juste que des Canadiennes aient l'honneur d'être mises à la tête d'une institution nationale.

Toutes ces décisions enfin prises, la question d'argent se présentait. Où trouver les fonds indispensables? Les lectrices de votre journal s'intéressent toutes aux œuvres charitables de la ville, et savent que ce misérable argent est toujours le gros obstacle. Sans le concours de quelques souscripteurs généreux nous n'aurions pu faire face jusqu'à présent aux frais essentiels.

Ces frais sont considérables. Je crois qu'on ne se rend pas tout à fait compte dans le grand public de ce qu'est l'enseignement normal ménager, ce qu'il faut d'études pour obtenir un diplôme et acquérir la compétence voulue pour prendre la direction d'une école normale ménagère, il vaut mieux donner là-dessus quelques indications. Une directrice d'école ménagère doit être capable de

former des femmes qui auront des connaissances nettes et définies sur tout ce qui a rapport à la tenue d'une maison dans le sens le plus large du mot. C'est-à-dire: des femmes ayant l'habitude d'une comptabilité simple mais exacte; l'entente raisonnée de la valeur nutritive, de la qualité réelle des différents aliments, du mode de cuisson le plus convenable, et du coût précis de chaque plat confectionné; l'expérience pratique de la meilleure méthode de blanchissage et de repassage, et de la marche à suivre pour que le nettoyage de la maison, au lieu d'être fait au petit bonheur, devienne un véritable procédé d'assainissement de la demeure, des femmes sachant tailler, coudre, raccommo-der et refaire les vêtements de la manière la plus avantageuse possible; sachant aussi quels soins donner aux malades et aux petits enfants; tout cela dans des conditions d'économie stricte et de propreté parfaite; tout cela avec des sentiments de fidélité au devoir et d'abnégation chrétienne. Si on veut réfléchir un peu on verra ce que ce programme comporte de détails infinis. On ne doit pas s'étonner s'il faut du temps pour apprendre toutes ces choses, en posséder parfaitement la théorie et la pratique.

Des trois jeunes filles envoyées en Europe pour étudier dans les écoles normales, l'une a été obligée de revenir au bout de six mois, comme il était convenu; elle a donné tout l'hiver des conférences dans les maisons d'éducation de la ville, va en donner maintenant pour les dames patronnesses, et en faisant ainsi connaître le système et ses avantages, a déjà rendu de grands services à la société.

Les deux autres ayant constaté que les six mois d'études jugés d'abord suffisants, ne les mettraient pas à même d'instituer un cours normal dans les conditions voulues, ont consenti à passer une année entière à l'école normale de Fribourg. Les autorités de cette école qui s'intéressent au succès de la future maison canadienne, ont promis de faire

tout en leur pouvoir pour faciliter le labeur de nos courageuses jeunes filles et pour les renvoyer parfaitement préparées pour le travail qu'elles auront à faire ici.

Le cours normal s'ouvrira l'automne prochain, et dès que d'autres maîtresses auront été formées, on commencera les cours publics.

Naturellement les jeunes filles qui désireront prendre les leçons d'économie domestique ne seront pas astreintes aux mêmes études que celles qui voudront obtenir un diplôme de maîtresses ménagère. Il va de soi qu'il faut des connaissances plus étendues et plus précises pour enseigner que pour simplement faire l'application de notions clairement expliquées. Le comité exécutif, pour marquer son appréciation de l'aide qu'on lui a donné dans le passé, a fait des arrangements pour que les dames patronnesses retirent un avantage de leur affiliation à la société. Mlle de Beaujeu donnera une série de conférences sur l'enseignement ménager; et à chacune de ces réunions, il y aura une seconde causerie sur un sujet d'actualité.

Les dames patronnesses ont une existence propre comme section de la Société St-Jean-Baptiste, mais afin d'enlever aux écoles ménagères tout caractère local, et d'en étendre les opérations dans toute la province, une charte spéciale est demandée à la législature.

Les souscriptions des messieurs qui ont bien voulu nous aider, la contribution annuelle des dames, le produit du banquet ont à peu près défrayé les dépenses jusqu'à présent. Il reste à pourvoir aux frais de la pension et du retour de nos institutrices, et à l'installation de l'école.

J'espère qu'on saura gré au comité du travail qui a été fait et que nous ne comptons pas en vain sur le concours du public. Le but en vaut la peine. L'école que nous voulons fonder devra amener graduellement une amélioration dans le système entier de l'éducation féminine, et chacun devra tenir à honneur d'y avoir contribué pour sa part. La

souscription annuelle des dames n'est pas élevée, mais si elles s'inscrivent en grand nombre, cela constituera déjà un appoint précieux.

C. BEIQUÉ,

Présidente de l'Association de la Saint-Jean-Baptiste.

(Section féminine).

"Alcool et Alcoolisme"

M. Edmond Rousseau vient de m'adresser son livre "Alcool et Alcoolisme". Je n'ai pu encore que le parcourir très sommairement, mais j'en ai gardé l'impression d'un ouvrage bien fait, fortement documenté et dont on ne saurait trop recommander la lecture et la diffusion dans toute notre province.

Le volume est accompagné de gravures, compositions inédites de M. Ludger Larose, illustrant les maux et les désordres causés par le triste fléau de l'ivrognerie.

Il se produit, je le constate avec joie, un grand mouvement contre l'alcoolisme, et, je forme des vœux pour que ce mouvement aille toujours grandissant jusqu'à ce qu'il gagne les âmes sincèrement patriotiques et dévouées aux intérêts nationaux.

Sa Grandeur l'Archevêque de Montréal vient de lancer un mandement où il fait un appel vigoureux à toutes les bonnes volontés pour aider à la répression de ce vice qui cause le plus de mal aux Canadiens. Mgr Énard, de Valleyfield a parlé dans ce sens. Je me réjouis sincèrement de cette attitude de nos évêques et de leur appel au clergé. Quel dommage, cependant, que l'effort n'ait pas été tenté plus tôt! Il y a tant d'années que le fléau de l'ivrognerie exerce ses ravages sur notre population, ses racines sont si fortement implantées, que la tâche sera dure maintenant pour triompher de la force de l'habitude de cette funeste passion.

Mais les apôtres de la tempérance ne devront pas se décourager. Ils au-

ront dans tous les cas, en attendant que l'on puisse obliger moralement les gouvernements et les administrations municipales d'agir avec eux, les femmes pour leur aider et faire comprendre à leurs enfants le sentiment du péril.

Oui, mesdames, faisons de la ligue anti-alcooliste notre cause. N'est-elle pas assez grande, assez belle, assez difficile pour tenter l'apui de notre énergie et le secours de notre dévouement?

Si les femmes voulaient — d'une volonté ferme qui ne recule ni devant les obstacles, ni devant les sacrifices, — entreprendre à leur foyer la ligue bienfaisante, ses progrès dans l'extirpation du mal seraient aussi prompts qu'efficaces.

Comprenons donc la situation et ne reculons pas devant le devoir qui s'impose à nous.

Car, bientôt, si rien n'est fait, il sera trop tard. Ne nous illusionnons pas: au train où nous allons, si rien ne vient enrayer le mal de l'ivrognerie, la majorité des Canadiens, dans toutes les classes, ne sera plus composée que de dégénérés.

Je souhaite vivement que l'œuvre de M. Edmond Rousseau, "Alcool et Alcoolisme", fasse tout le bien que son auteur a l'intention de lui voir opérer.

FRANÇOISE.

Le Concert Dethier

Montréal a fait connaissance avec ce jeune violoniste, le 9 janvier dernier, et les applaudissements qui l'ont acclamé, ont salué en sa personne une délicate conscience artistique jointe à un pur style classique.

Il a interprété les pages magistrales des grands maîtres avec une maestria enlevante et a remporté, dans leur interprétation un bon et mérité succès.

M. Rosentein, qui accompagnait M. Dethier a été aussi très bien accueilli du public montréalais. C'est un ancien élève de notre regretté professeur Ducharme. Nous souhaitons à ces deux remarquables artistes un prompt retour parmi nous.

UN TRAIT DE NATURE

(Imité de l'américain)

Dans tout le pays on savait que Thabor était un village bizarre, et qu'entre autres bizarreries, on remarquait sa religion, — qui contrastait surtout d'avec l'impiété incroyable des fermiers des alentours — mais bien que sa manière de servir le bon Dieu eut été suffisante pour le rendre bizarre, l'excentricité de Thabor ne s'arrêtait pas là. L'église des Martyrs y avait été fondée et florissait plus que nulle part ailleurs. En effet, les dogmes prêchés, par le vieil Ezra Bonnell s'étaient retranchés définitivement dans la citadelle de l'infailibilité.

Outre son "Credo" étrange, le village avait un nom étrange, des rues étranges et surtout un type très étrange, Ezéchiel Wood, plié, mais non cassé, sous le poids de ses soixante-dix années de service pour le Seigneur et l'église des Martyrs.

Si un profane eut osé s'enquérir des causes de la célébrité du vieux Thaborite, un regard de mépris lui aurait bientôt fait comprendre — avec une éloquence au-dessus de toute expression — que Thabor plaignait son ignorance mais refusait de la guérir.

Vraiment, le Frère Ezechiel était né pour gouverner, et toutes les espérances de l'église des Martyrs reposaient en lui. Il savait prier plus longtemps et avec plus de transports, que le "Domini" (c'est ainsi que s'appelait le ministre de la congrégation), ses sermons, en l'absence de ce dernier, étaient des modèles d'appels touchants et enthousiastes aux pécheurs, bien qu'il n'y en eut pas dans Thabor, puisque chacun avait déjà confessé ses péchés à Dieu et joint la seule vraie église.

Tout de même, la religion du vieillard était plus pratique que celle des autres Frères du village, il connaissait les pauvres et les pauvres le connaissaient encore mieux, à son pas boîteux, dans l'escalier, à ses

cheveux gris, à travers la porte entre-bâillée, à sa rude poignée de main, surtout quand quelque chose passait dans la leur pour acheter du pain ou des habits.

Mais Ezechiel Wood était un bigot, et un bigot impitoyable. L'église des Martyrs était une communion hermétiquement close, dont le Domini, dans quelques-unes de ses joutes oratoires, avait souvent exulté la splendide isolation ; aussi bien faisait-elle le vide tout autour et rien du genre méthodiste, baptiste, luthérien, presbytérien avait pu s'implanter dans Thabor ; ayant une doctrine trop large, les partisans de ces sectes eurent à déguerpir ou à devenir membres actifs des Martyrs. D'ailleurs, le Frère Ezechiel ne voulait pas de leur religion et empêchait ainsi le peuple de devenir trop libéral.

L'Eglise et l'Etat, le commerce et la politique étaient donc sous le contrôle absolu de ce vieillard, le terminus de toute discussion était : "dixit Ezechiel".

Thabor n'avait qu'une voie ferrée qui la mettait en rapport avec le monde profane. A la gare, l'agent cumulait les dignités de télégraphiste, de chef de station, de préposé aux bagages, de vendeur de billets, etc., etc. Thabor ne pouvait se payer le luxe que d'un officier, là. En fait de religion, le Frère Dodds, le titulaire, était sans reproche ; c'était convenu dans le village, que le chef de gare, en vertu de sa position, devenait grand vicaire de l'église des Martyrs, — sujet seulement à l'autorité du Fr. Ezechiel, car le Domini, sans doute, ne comptait point.

Ce ne fut pas sans indignation qu'on apprit, un beau matin, que la mort avait osé frapper à la porte du Fr. Dodds, la gare et le grand vicariat, étant, du même coup, devenus vacants.

L'indignation ne fut pas du tout diminuée—seulement changée de sujet, — quand le même soir, apparut, dans l'encadrement du guichet aux billets, l'énorme quadrature du nouveau chef, à la figure large et joviale, répondant aux diverses questions en un brogue sonore ; le nouvel arrivé était donc Irlandais. Les preuves de circonstance paraissaient fortes : cette figure, cette voix et surtout cet accent, mais Thabor ne conclut pas immédiatement.

On eut l'espoir que le nouveau résident se conformerait, sans hésiter, aux principes religieux de la communauté. C'était un Irlandais, ils sont tous catholiques, c'est vrai ; mais le Fr. Wood n'avait-il pas déjà fait des miracles de conversion, et il pouvait en faire encore. Au reste, l'agent n'était peut-être pas un papiste ? En tous les cas, le prochain dimanche déciderait de tout. En attendant, le vénérable Fr. Ezechiel, daigna faire savoir au nouveau venu les sentiments du village à son égard et lui insinua ses devoirs, par des allusions plus ou moins bien dirigées, que l'Irlandais ignora impasiblement, et quand vint le dimanche, paré de ses habits les plus propres, il marcha cinq milles pour se rendre à l'église catholique. Il avait sanctionné sa sentence.

Alors la tempête souffla ferme autour du poêle du magasin du Frère Watt, où les saints se réunirent pour discuter le plus terrible scandale du village. D'abord, le Fr. Watt, lui-même, admit qu'on ne souffrirait pas de papiste à Thabor : "On a chassé le dernier épiscopalien, parce qu'il était trop papiste et..." "oui, pensa le Frère Thorn, c'est ce qu'on a fait" on ne veut pas d'Irlandais à Thabor ! L'opinion du Fr. Larrup fut plus consolante : "Le chemin de fer" peut arranger cela avec le Fr. Wood.

Le Fr. Wood fit de son mieux ; il écrivit au président, au vice-président, au directeur général de la compagnie, il parla à l'objectionnable chef de gare, tint une assemblée de protestation avec le chef de division et ses employés, s'adjoignit l'ai-

de du Fr. Mills, éditeur, prote de "la Trompette", journal de bataille, qui, dès la semaine suivante, lança des articles projectiles, qui commençaient comme ceci : "Nous regrettons de dire... Aggression papiste... — Confessionnal... — "Antéchrist..., etc., etc." qu'on lisait avec avidité et discutait partout, si bien, qu'à force de souffler sur l'étincelle, le feu prit et tout Thabor flamba. Mais l'Irlandais ne partit pas.

Il n'avait pas d'amis, il n'avait que la loi pour lui et force fut à l'hôtelier de l'héberger. Thabor sympathisa beaucoup avec ce dernier. Mais à tous les regards froids, à toutes les bouches dédaigneuses, un franc et sincère sourire venait toujours répondre.

Une clique s'organisa, sous la direction de Tom Taylor, presque le bouc émissaire de Thabor, pas tout à fait cependant, car il n'y avait que des saints à Thabor. Les autres saints se tinrent cois, lorsque Tom exposa, devant eux, ses plans et ceux de ses gaillards compagnons, pour se débarrasser du papiste. Mais, un matin, quand Tom apparut sur la rue, avec une paire de yeux au beurre noir et ses amis, les gaillards, portant encore des marques incontestables de taloches bien appliquées, et des traces de culbute d'en bas du quai de la gare, un plus large sourire et des dents bien blanches parurent sur la joviale figure, dans l'encadrement du guichet aux billets. Sans autres questions, cette fois, Thabor apprit que la "Société de culture physique" de Tom Taylor était dissoute, mais l'Irlandais ne partit pas.

Le cercle "Deborah" n'avait pas été inactif. Des résolutions de haute approbation avaient été votées au Fr. Ezéchiel, pour ses combats apostoliques ; la Soeur Watt avait prié longuement et la Soeur Strong avait adressé quelques pamphlets foudroyants au chef de gare, qui les avait acceptés avec ce sourire habituel... et on n'en avait plus entendu parler. On pria davantage, mais chaque dimanche, le gros Irlandais,

tournait le dos à l'église des Martyrs, pour marcher ses cinq milles, jusqu'à l'église catholique de Zélon.

Au milieu de tout ce trouble, arriva soudain les premières rumeurs de la guerre et la campagne anti-papiste fut presque abandonnée dans l'excitation du moment: le jeune Hank Wood, fils d'Ezéchiel, s'était enrôlé avec cinq compagnons et partait pour l'armée.

Alors se succédèrent les longs jours d'attente et d'anxiété — durant lesquels les nouvelles de la guerre furent régulièrement postées sur le grand tableau noir, dans la gare du chemin de fer, près du bureau télégraphique, et Thabor oublia sa bigoterie, juste le temps d'aller les lire.

Pas une lettre de Hank à son père, mais le vieillard n'adressa jamais une parole à l'homme qui préparait ces bulletins si soigneusement.

Les mois se passèrent, et, enfin, une lettre du fils d'Ezéchiel arriva: "Il avait eu les fièvres, mais il était bien à présent, retourné à son régiment à Cuba. Il avait été soigné pendant sa maladie, et ramené à la vie, par des femmes qu'il appelait "des anges". Il décrivait leur étrange costume, leur chapelet pendu au côté, leur croix, etc... et le vieil Ezéchiel, en lisant tout ceci, frémissait pour son fils. Dans quelques jours, il devait y avoir bataille, disait Hank en finissant.

Elle eut lieu.

Le vieux eut des nouvelles de la bataille d'El-Caney par le Frère Watt, les bulletins étaient à l'affiche: "Je n'ai pas pu lui en dire davantage", disait, d'une voix embarrassée, le Fr. Watt au Domini. Ezéchiel alla lire pour lui-même. En le voyant passer, les hommes touchaient leur chapeau avec un respect silencieux, inusité, mais il ne remarquait rien, car la vision de son enfant avait absorbé tout son être. Il le revoyait avec ses grands yeux bleus, ses lèvres roses, ses cheveux aux reflets d'or, encore tout bébé et riant sur ses genoux. Le seul enfant qui lui restait après la mort

d'Annie, inconscient il l'appelait : "Hank! Hank!" comme s'il l'avait déjà perdu.

Il y avait foule autour du grand tableau noir, quand il approcha, les hommes discrètement se reculèrent, le laissant seul. Les nouvelles confirmaient la victoire aux Américains. Lentement il lut l'entête, comme s'il hésitait à tout lire, de plus, ses yeux étaient plus faibles que d'habitude, aujourd'hui. Enfin, il lut jusqu'au bas de la colonne, là se trouvait la liste des morts. La première ligne portait : "Tué dans la bataille, Henry Wood, Compagnie K., 14^{me} Infanterie."

Le Fr. Ezéchiel s'étonna d'avoir lu et relu cette ligne avant de s'abattre? Là, entre lui et ce grand tableau noir, s'élevait encore une vision d'enfant aux yeux bleus, aux cheveux blonds nimbant d'or cette tête chérie et flottaient dans ses yeux, pleins de joie, dans ses petites oreilles, il crut l'entendre encore crier : "Papa! papa! comme autrefois, sur ses vieilles joues, il sentit les touches si douces de ses caresses enfantines ; il tendit les bras pour le recevoir, mais les cheveux étaient teints de sang! Un sanglot s'échappa du cœur d'Ezéchiel et sur son visage pâle apparut une de ces douleurs sans limite que les mots ne peuvent plus exprimer. Certes, il était patriote, mais jusqu'à ce jour il ne savait pas ce que ça signifie, ce qu'il en coûte!

Derrière le vieillard, son sanglot reporta un écho — un autre aussi avait du chagrin — et Ezéchiel Wood sentit qu'il avait un compagnon dans sa douleur ; il se retourna et, à travers le guichet aux billets, il vit le chef de gare, qui pleurait anéanti sur une chaise, sa casquette à côté sur ses livres, la tête cachée dans ses mains.

Ezéchiel, sans bien saisir, regarda autour de lui et quelqu'un, silencieusement s'approchant lui montra du doigt, sur la liste, juste au-dessous du nom de son fils: "Tué à la bataille, Charles O'Brien, Comp. K., 4^{me} Infanterie." D'un signe de tête

vers le guichet, l'homme murmura: "son fils".

Le chef de gare n'entendit pas la porte du bureau craquer sur ses gonds, mais il sentit tout à coup une main tremblante qui se posait sur son épaule, puis cette main saisit brusquement la sienne et une larme brûlante s'y figea.

Dès ce jour, la bigoterie commença à disparaître dans Thabor.

EMILE B. GAUVREAU,

Beardsley, Minnesota.

A Travers les Livres

Un charmant volume qu'il serait désirable que nous connussions mieux au Canada, et qui mérite l'honneur d'une place dans toutes les bibliothèques, c'est "Vers et Prose", par Mme Edgar Tinel.

Madame Tinel est une personnalité distinguée de Belgique que nous ne saurions ignorer ici. Peintre et poète à la fois, — les deux vont si bien ensemble — ses écrits remarquables, où respirent vivement sa foi profonde et une exquisité délicate de sentiment, ont de grands titres à notre admiration.

Le public qui lit et qui pense sera heureux de trouver ce livre accessible et attirant, où la pensée comme une flèche, monte jusque dans les sphères lumineuses de l'intellectualité et du divin en entraînant le lecteur avec lui.

Nous remercions Mlle Victoria Cartier, notre concitoyenne distinguée, de nous avoir fait faire connaissance avec l'œuvre de Mme Tinel. Mlle Cartier a eu l'incalculable avantage de voir de près cet auteur charmant, tout en suivant les auditions de M. Edgar Tinel, directeur de la célèbre école religieuse de Malines et professeur au Conservatoire de Bruxelles. M. Tinel est lui-même l'auteur de plusieurs oratorios, et partage avec Massenet la gloire musicale de l'époque actuelle.

Nous donnons en première page une poésie de Mme Edgar Tinel, dont nos lecteurs goûteront la pure es-

thétique; nous ne pouvons, cependant résister au plaisir de citer dans cette colonne même, quelques strophes détachées d'un poème: "Les Souvenirs", et qui iront frapper droit au cœur de ceux qui ont souffert. Les voici:

Oh! toi que viens-tu faire en notre âme endeuillée,
Pâle fantôme du Passé?
Pourquoi donc revenir à la route effeuillée
Où nous avons un jour passé?

Cherches-tu l'espérance aux brillantes promesses,
Et les rêves tant caressés?
Hélas! ils sont partis, emportant leurs ivresses,
Ils sont partis, inexaucés.

* Pourquoi nous ramener aux lieux que nous aimâmes,
Chers souvenirs d'un temps meilleur?
Ah! c'est qu'en ces chemins nous aussi nous laissâmes
Quelques lambeaux de notre cœur!

Et c'est en vain qu'ailleurs la vie offre des charmes
Nouveaux; dans le sentier glacé
Nous préférons encor retrouver, tout en larmes,
Les vieux souvenirs du Passé.

"Vers et Prose", ainsi que son titre l'indique contient en outre plusieurs morceaux en prose, de facture délicate et charmante qui ajoutent au charme du volume.

Ce livre, — édition de luxe, ornementé à chaque page de dessins variés, — est en vente chez Granger & Frères, libraires, 1699 rue Notre-Dame.

Le devoir de l'heure présente

Voici le moment des élections municipales.

Ne croyez pas, chères lectrices, vous surtout qui avez le droit d'influencer par votre vote le résultat de ces élections, ne croyez pas, dis-je, que vous pouvez vous désintéresser complètement du choix de nos futurs édiles.

Non, cent fois non. Il y a plus de huit mille femmes, ayant droit de vote à Montréal. Doivent-elles volontairement se soustraire à l'exercice de ce droit? Doivent-elles se dérober à l'ennui de franchir le seuil d'un bureau de votation?

Non, encore. Car elles n'ont pas la liberté de se détacher des intérêts publics, ni de rester inactives quand elles peuvent faire beaucoup pour ces mêmes intérêts. Ce n'est plus seulement un droit à exercer, c'est un devoir à remplir: devoir envers elles-mêmes, envers leurs familles et envers leurs concitoyens.

Avant cependant de donner ce vote, l'électorat féminin devra considérer quels en sont les plus méritants. Voilà un point d'une importance capitale. Les aspirants à l'édilité, pour obtenir le suffrage féminin, devront donc avoir sur leur programme le souci de la morale publique, le respect des lois de l'hygiène, et surtout, oh! surtout, une aversion marquée pour tout ce qui touche à l'alcoolisme.

Les femmes sont les gardiennes naturelles de la morale; elles peuvent, en ce sens, exercer la plus heureuse influence. Qu'elles s'en souviennent à cette heure où l'occasion s'offre à elles de l'affirmer.

Songez quelle force énorme huit mille femmes peuvent imprimer à des mesures prudentes et sages et combien elles seraient coupables de ne rien tenter pour aider à l'élection d'édiles honnêtes et dévoués au bien public.

FRANÇOISE.

Le "Canada" et la "Presse" publient simultanément un roman canadien, signé de deux noms différents. La publication a commencé le même jour dans l'un et l'autre journal, et, il est curieux de remarquer les traits de grande ressemblance qui existent entre les deux feuilletons: même trame, même exposition, même cours dans les événements. Nous serions ravie de connaître à quel phénomène on doit pareille similitude dans ces romans.

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine.

Tel. Bell Est 4106.

Montréal.

FRONTENAC INTIME ^(x)

1652-1658

D'après les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier.

— "Hélas! Madame, répondez-moi, je porte bien la peine de ma faute, ne m'en dites pas davantage."

Les "Mémoires" nous rapportent une parole encore plus grave de la reine de France à leur adresse: "Le Roi étudiait un ballet que j'allai voir répéter avec la Reine. Le jour qu'il dansa nous étions placées et parées dans une tribune à main droite du théâtre pour pouvoir plus aisément y descendre, et danser après le ballet. Madame la princesse d'Angleterre y était, Mesdemoiselles de Nemours et le monde ordinaire. Comme les bals se donnent dans une grande salle et que le monde y vient sans prier, il y alla toutes sortes de personnes; j'y vis deux dames qu'il y avait longtemps que je n'y avais vues, les comtesses de Fiesque et de Frontenac. Je les trouvai si changées que j'eus de la peine à reconnaître l'une par l'excès de sa maigreur, et l'autre par celui de sa graisse. Elles étaient tout derrière les autres, cachées sous leurs coiffes comme des personnes qui n'osent se montrer. Le lendemain, on en parla chez la Reine qui n'a jamais témoigné aucune amitié pour elles. Quelqu'un demanda si on les avait invitées. La Reine répondit: "Elles étaient derrière, parmi la canaille. Le Roi ni moi ne nous informons pas des gens qui sont où elles étaient." Je dis — Montpensier —: "Elles étaient parmi les honnêtes demoiselles du Marais." La Reine répondit: — "Je crois qu'il y en avait quelques-unes."

Assurée maintenant du mépris de la Reine et du cardinal pour les comtesses de Fiesque et de Frontenac, la Grande Mademoiselle ne se

gêna plus: elle les traqua férocement.

Quelques jours après la répétition du ballet royal, Madame de La Basinière donna une "assemblée" et un souper magnifiques auxquels assista Christine, reine de Suède. De bonnes amies avertirent la duchesse de Montpensier que les comtesses de Fiesque et de Frontenac devaient y venir en masque. Tout de suite la grande Frondeuse met sa police sur pied. "Je le dis à M. le cardinal qui donna ordre à M. de Noailles, capitaine des gardes du corps en quartier, de ne point laisser entrer de masques où était le Roi, que l'on ne sût leurs noms; et que si ces dames venaient qu'on leur dit que le Roi ne voulait pas les voir, ni qu'elles vinssent où je serais. Le cardinal me dit d'en remercier le Roi: ce que je fis; il me répondit le plus gracieusement du monde."

Mais cette campagne de haine et de persécution, qu'elle menait avec tant d'âpreté, tourna au ridicule. Toute sa stratégie se réduisit à des manœuvres de digne-musette, et, à ce jeu de cache-cache, elle perd encore beaucoup plus qu'elle ne gagne. Presque au lendemain de la fête grandiose donnée chez Madame de la Basinière, la vanité de la vindicative duchesse est de nouveau mise en échec. On était au lundi gras du carnaval de 1658 et la Reine donnait un bal "dans son grand cabinet". Quelle ne fut pas la stupéfaction de Montpensier d'y rencontrer Frontenac en personne et de l'y voir mener "danser au branle", Mademoiselle de Gourdon une des dames d'honneur de la reine d'Angleterre! La Glorieuse pensa crever de dépit. C'était un coup que lui avait monté son propre père, l'Altesse Royale, dite Gaston d'Orléans,

La conséquence en fut "un grand démêlé avec Monsieur et Mademoiselle de Gourdon, suivi "d'une bouderie" qui dura dix jours. "Je dis à Monsieur qui me menait: Votre Gourdon est une sottise!" et de paroles en paroles nous nous picotâmes. Cela vint à un tel point que je ne lui rendis pas sa courante: tout le monde s'en aperçut à souper."

On remarquera que la reine, si méprisante pour la comtesse de Frontenac, n'avait que des amabilités et des politesses pour son mari. La raison en tient à ce que M. de Buaide, comte de Frontenac et Palluau, filleul de Louis XIII, était un sang-bleu, un noble; contrairement, sa femme, ci-devant demoiselle de Neuville, née La Grange, fleurait toujours son nom pour le nez délicat d'Anne d'Autriche. Saint-Simon vous dira sérieusement qu'"elle n'était rien", étant fille d'un teneur de livres! Mais alors comment expliquer toutes les câlineries et les prévenances de cette même souveraine pour Colbert, fils d'un marchand? Une femme, fût-elle reine, n'est pas tenue d'être logique. J'ajouterai, pour me faire pardonner la malice de cette réflexion: que d'hommes, qui ne furent point rois, ont pris cette liberté dans l'histoire.

Presque au sortir du bal où Frontenac menait mademoiselle Gourdon "danser au branle", une nouvelle mésaventure causée, cette fois, par la "Divine" Madame de Frontenac et "son camarade" du temps de la Fronde, vint exaspérer la duchesse de Montpensier, d'ores et déjà fort en colère.

"Le lendemain la partie était faite que nous devions aller en masque; c'était le carême-prenant (mardi gras). Ce jour-là on n'avait point défendu aux masques d'aller où se-

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 6 janvier 1906.

rait le Roi ; il était en masque lui-même : et quoiqu'il fût fort ajusté et nous autres aussi, on résolut, dès le Louvre, de ne point se démasquer. Nous allâmes d'abord chez M. de Sully, où il vint quantité de masques, entre autres une troupe de pèlerines dont étaient les comtesses de Fiesque et de Frontenac, qui ne se démasquèrent pas. Après que nous fûmes partis, Monsieur (Gaston d'Orléans) affecta de leur parler, afin qu'on me le dit. Deux ou trois jours auparavant nous les avions rencontrées sur les degrés de M. Sanguin, où elles étaient allées en masque. On les avertit que je venais, elles s'en allèrent et nous les rencontrâmes (chez M. de Sully) comme je l'ai dit. Je pris la comtesse de Fiesque par la main, et je la lui serrai ; elle le raconta à tout le monde, augurant par là que j'avais quelque radoucissement pour elle. A qui m'en parla, je répondis : "Je l'ai fait pour me déguiser : je ne puis rien imaginer de plus dissemblable à moi-même que de témoigner me familiariser avec la comtesse de Fiesque."

La nuit se passa à courir les bals et la duchesse rapporte que nombre de fois elle y rencontra les fausses "pèlerines", mais sans jamais pouvoir les rejoindre ni les identifier, celles-ci gardant toujours soigneusement leurs masques et s'étudiant, avec une extrême habileté, à quitter la place sitôt qu'apparaissait la Grande Mademoiselle. Ce qui donnait à son orgueil l'illusion et la satisfaction de croire qu'elle les chassait de tous les salons de Paris qu'elle daignait honorer de sa présence. "Cette masquerade, racontent les "Mémoires" fit grand scandale. Les prédicateurs prêchèrent contre. Le Roi et la Reine s'en indignèrent, et personne ne se vanta d'en avoir été."

Un peu plus tard, Montpensier remportait sur ses deux ennemies — j'allais écrire ses deux victimes, — un triomphe aussi cruel qu'éclatant.

"Monsieur le Cardinal — agissant d'une manière fort galante et fort extraordinaire — pria à souper leurs

Majestés, Monsieur, la reine d'Angleterre, la princesse sa fille et moi. Nous trouvâmes son appartement fort ajusté ; le souper fut magnifique en poisson. Ce fut un dimanche de carême ; on dansa après souper ; il mena les deux Reines, la princesse d'Angleterre et moi dans une galerie qui était toute pleine de ce que l'on peut imaginer de pierreries et de bijoux, de meubles, d'étoffes, de tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine ; de chandeliers de cristal, de miroirs, tables et cabinets de toutes les manières ; de vaisselle d'argent, de parfums, gants, rubans, éventails. Il ne nous dit point ce qu'il voulait faire de tout cela : tout le monde voyait bien qu'il avait quel sein en tête, et on disait que c'était une loterie qui ne coûterait rien. Je ne pouvais le croire. Il y avait pour plus de quatre ou cinq cent mille livres de hardes et nippes. Deux jours après on sut ce mystère. On était chez lui : il fit entrer la Reine dans son cabinet, où je l'accompagnai et où l'on tira la loterie. Il n'y avait point de billets blancs ; il donna tout cela aux dames et aux messieurs de la Cour. Le gros lot était un diamant de quatre mille écus que le sort donna à La Salle, sous-lieutenant des gendarmes du Roi. Je tirai un diamant de quatre mille livres ; ainsi chacun eut son fait.

"Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la Cour, par tout le monde et aux pays étrangers. Elle était extraordinaire, et je pense qu'on n'avait jamais vu en France une telle magnificence. Les comtesses de Fiesque et de Frontenac firent ce qu'elles purent, par leurs amis, pour en être ; elles disaient que c'était un affront qu'il n'y eût qu'elles qui n'y fussent point. M. le cardinal ne le voulut jamais, à ma considération. La Reine même le dit le plus obligeamment du monde, et j'en remerciai M. le cardinal."

Après la pluie le beau temps, dit le proverbe, mais, nécessairement aussi, après le beau temps la pluie. Ces alternatives agréables ou maussades de la température représentent bien les chances diverses de cette

guerre, essentiellement féminine, que poursuivait la duchesse de Montpensier contre ses anciennes maréchales de camp devenues ses souffre-douleur. Ainsi, la joie mauvaise de ce triomphe indigne obtenu chez Mazarin, fut-elle presque aussitôt gâtée par un incident grave, aussi singulier qu'imprévu, désagréable au possible, et souverainement ennuyeux pour la Grande Mademoiselle. Un commérage causa tout le grabuge, lequel faillit dégénérer en bagarre sanglante. De fait, ce potin-là était un fameux coup de langue : rien d'étonnant à ce qu'il créât, comme dans la comédie de Shakespeare, beaucoup de bruit pour rien.

On était au lendemain de la prise de Dunkerque et de la bataille des Dunes. Le Roi, revenu de l'armée, tomba dangereusement malade à Calais et fut plusieurs jours entre la vie et la mort. On exposa le Saint-Sacrement dans toutes les églises de Paris et des prières publiques furent ordonnées pour obtenir du ciel la guérison du monarque. Or, le jour même où Louis XIV recevait le viatique, à l'heure précise où la France à genoux, pleurait l'agonie de son roi, madame de Sully, rendant visite à la Grande Mademoiselle, lui raconta que des violons avaient donné une aubade à la place Royale ; que de là, passant sur la rue des Tournelles, ils s'étaient arrêtés devant la maison occupée par mesdames de Fiesque et de Frontenac, qui logeaient alors porte à porte, pour y recommencer leur musique, au plus grand scandale de la foule assemblée, et à l'indignation, plus grande encore des comtesses, lesquelles, emportées par une sainte colère, avaient fait sortir leurs gens pour battre les violons.

Là s'étaient terminés la visite et le récit de Madame de Sully à la Grande Mademoiselle, laquelle, partageant le sentiment de réprobation universelle contre les malencontreux racleurs d'archet, avait déclaré, avec un verbe et des gestes de panache, qu'il fallait châtier cette canaille, et rudement et promptement.

Mais voilà bien une autre histoire. Le soir venu, une "bonne amie" de la duchesse lui déclare, en toute confiance, que Madame de Sully a volontairement écourté sa visite et sa narration, mais qu'elle — chère âme — se croit en mesure et en conscience de suppléer aux lacunes du récit.

"—Eh! vous ne savez pas ce que les comtesses ont dit? Que leurs gens avaient rapporté que c'étaient vos violons qui jouaient! Que, pour lors, la comtesse de Fiesque ayant mis la tête à la fenêtre avait reconnu Colombier, l'un des gentilshommes de votre maison, et qu'elle en avait conclu que vous, Mademoiselle, l'aviez envoyé là précisément pour empêcher ses domestiques de battre vos violons."

ERNEST MYRAND.

(à suivre)

Mesdames

Il y aura, samedi le 20 janvier, à trois heures de l'après-midi, une grande assemblée de l'Association de la Saint-Jean-Baptiste au Monument National. Le public, en général y est invité, mais, j'espère, que les femmes surtout y assisteront particulièrement.

Elles y sont particulièrement intéressées. Car, l'hon. M. Pérodeau se rendra tout exprès, à cette réunion, pour expliquer son projet de loi destiné à améliorer si sensiblement la position de la veuve, que la mort prématurée d'un mari imprévoyant a laissé sans dispositions testamentaires.

M. Walton, de l'Université McGill donnera aux membres du Conseil National des Femmes les explications dont elles pourraient avoir besoin sur cette question brûlante d'actualité.

Nos concitoyennes de langue anglaise se rendront en foule à cette assemblée; que les Canadiennes ne se laissent donc pas devancer en nombre et qu'elles prêtent la force d'un nombreux concours à cette réunion de leur association nationale

où vont se discuter quelques-uns de leurs intérêts les plus chers.

Outre le projet de loi Pérodeau, on agitera d'autres questions également intéressantes et d'une importance vitale.

Mesdames, unissons-nous pour aider aux entreprises qui ont pour buts l'amélioration de notre condition et le développement de nos institutions nationales.

FRANÇOISE.

Une commande importante

Nous avons appris avec plaisir, que Mlle Schmitt, l'artiste distinguée qui nous visite, en ce moment, a reçu la commande de la miniature de Lady Laurier. Cette œuvre artistique sera exposée au Salon de Paris, qui s'ouvre au mois d'avril.

Mlle Schmitt est descendue au N° 81, de l'avenue Union.

Pour vous plaire, Mesdames

Mme Jos. Lamoureux a fait du Palais de la Nouveauté, un magasin de renom. Bientôt ses façons feront loi pour nos élégantes, séduites par la coupe gracieuse des corsages qui font valoir la sveltesse du buste. Guidés par un goût sûr et comme il faut, des doigts de fée chiffonnent avec fantaisie toutes sortes de coquetteries; aussi les blouses, les chemisettes, sont des merveilles inédites. Jupes bien montées, toilettes princières, sorties de bals et de théâtres, tout ce qui sera porté cet hiver, en un mot, se trouvent au Palais de la Nouveauté, et rien ne vaut le plaisir charmant d'aller regarder ces articles et choisir parmi ce magnifique étalage, ce qui nous convient le mieux.

Très bonne coupe, prix modérés, voilà qui est fait pour contenter les plus difficiles.

Il n'en coûte rien pour voir.

Mme J. LAMOUREUX,

PALAIS DE LA NOUVEAUTE,

1783 rue Sainte-Catherine,

Montréal.

Questions qu'une mère qui veut marier sa fille doit s'adresser

Peut-elle maintenant me quitter, peut-elle fonder et diriger à son tour une famille?

Sera-t-elle le soutien, l'aide et l'honneur de l'homme qui la choisira?

Aura-t-elle le cœur fort?

Lui ai-je vraiment enseigné la sagesse?

La grâce et l'amabilité de sa personne auront-elles pour soutien le dévouement?

Aux jours d'épreuves, sera-t-elle forte?

Et aux jours de la joie, sera-t-elle sage?

Va-t-elle entrer dans la retraite de sa maison parée de modestie et de science dévouée?

Porte-t-elle dans son cœur un amour si grand que toutes les amours très saintes qui l'attendent y soient enveloppées et nourries, vivifiées et réchauffées comme aux rayons d'un soleil ardent?

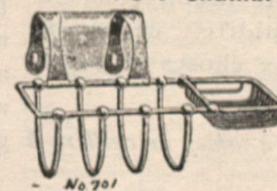
Les trésors de son cœur seront-ils toujours abrités à l'ombre toujours fraîche d'une courageuse modestie?

Peut-elle vraiment prendre charge d'âmes et présenter à Dieu, des créatures faites à son image?

JEAN LANDEZ.

Accessoires de Luxe en Nickel

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches. Massage Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

PUNDE & BOEHM
Coiffeurs, Perruquiers
et Parfumeurs
2365 STE-CATHERINE Ouest
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

Propos d'Etiquette

D. — Peut-on embrasser les jeunes filles aux jour de l'An ?

R. — Ceci n'est plus une question d'étiquette mais de convenances. Autrefois, et surtout à la campagne, on pouvait au jour de l'An, embrasser les connaissances. Mais, tout passe, hélas ! même sans que tout lasse, et la vieille coutume est en désuétude. Vous en trouverez peut-être qui ne seront pas fâchées de la faire revivre, au moins pour un jour.

D. — Puis-je porter à une soirée, ma médaille de graduée ?

R. — Les médailles que l'on a reçues dans les couvents ou les académies ne se portent plus dans le monde. Les pensionnaires seules ont ce privilège.

D. — Peut-on prendre une sandwich dans ses doigts pour la manger ?

R. — Certainement. Une sandwich ou un morceau de gâteau est porté à la bouche avec sa main droite.

D. — Comment puis-je maîtriser ma timidité ?

R. — Essayez de vous oublier quand vous êtes en société et ne croyez plus que tous les yeux sont braqués sur vous. Cherchez à vous rendre agréable ou utile aux personnes qui vous entourent ; de cette façon vous oublierez votre timidité, car on ne peut penser à deux choses en même temps.

D. — Où place-t-on à table, la cuillère à soupe ?

R. — Elle se place à droite, à côté des couteaux.

D. — Peut-on manger les fruits en les portant à la bouche avec sa main ?

R. — Dans l'intimité, peut-être, mais dans les dîners cérémonieux, il faut les manger avec le couteau et la fourchette qui sont placés, à cette fin, de chaque côté de notre assiette.

Lady ETIQUETTE.

La Rançon du Génie

Le docteur Grasset, de Montpellier, fait voir, dans un sinistre tableau, à quoi aboutit la "supériorité intellectuelle".

Auguste Comte est frappé de folie en plein enseignement. Il ne rentre plus chez lui, errant dans les rues sans but et sans raison. Un jour il veut précipiter sa femme dans le lac d'Enghien.

Jean-Jacques Rousseau a donné de nombreux signes de dérangement cérébral. Il abandonne précipitamment les auberges en y laissant bagages et vêtements. Il voit dans les éléments les preuves du complot universel tramé contre lui. Il craint de manger, de peur qu'on ait soudoyé son cuisinier dans le but de l'empoisonner. Il finit par écrire à Dieu une lettre qu'il dépose sur l'autel de Notre-Dame de Paris.

Le Dante était en proie aux hallucinations.

Newton est mort fou ; Salomon de Caus, Zimmermann aussi. O'Connell et Donizetti ont été frappés de paralysie générale.

Schopenhauer parle haut, marche dans la rue en gesticulant, commet à table mille excentricités ; il casse un bras à sa propriétaire parce qu'elle cause dans son antichambre. Il bat les gens qui lui présentent des notes où son nom est orthographié avec deux "p". Il se brûle la barbe au lieu de la raser, il cache son argent sous ses couvertures.

Guy de Maupassant est interné, et meurt fou.

André Gill est interné à Charenton. On le soigne, on le croit guéri. Il sort de l'asile. Quelques jours après, on le trouve en pleine campagne, couché sur un tas de pierres. Il est interné de nouveau, et cette fois pour toujours.

Baudelaire est mort de paralysie générale.

Flaubert fut épileptique ou hystérique. Ses crises, qui étaient terri-

bles, se produisaient subitement sans que rien les causât.

Le docteur Grasset remarque que beaucoup d'écrivains ont eu une hérédité névropathique remarquable.

Ainsi les fils de Tacite, Bernardin de Saint-Pierre, Donizetti, Manzoni, une fille de Victor Hugo, la sœur de Kant, les frères de Zimmermann furent frappés de folie. Un fils de Cicéron était un ivrogne incorrigible.

Le père de Beethoven était un alcoolique invétéré, la mère de Byron à moitié folle et son père de mœurs déplorables. L'oncle de Renan était idiot et son grand-père perdit la raison.

LE COIN DE FANCHETTE est forcément remis à un autre numéro.

Une correspondante Lacquevise offre cent mille timbres oblitérés à vendre. Prière aux acheteurs de s'adresser par lettres : Lacquevise, "Journal de Françoise", 80, Saint-Gabriel.

Mme Duclou de Méru répondra elle-même dans un prochain numéro aux questions qui lui ont été posées, par l'entremise du Coin de Fanchette, relativement à la survivance du Dauphin, Louis XVII et à sa famille.

Vous savez que la ville de Vitry va élever une statue à Mme de Sévigné.

— En effet.

— Eh bien, il a été décidé qu'une délégation du personnel postal assisterait à l'inauguration. L'un d'entre nous prendra la parole et se félicitera de ce que l'exquise épistolière ne soit pas notre contemporaine.

— Parce que ?

— Parce que de nos jours elle n'enverrait plus à Mme de Grignan et à l'excellent Pomponne que des cartes postales illustrées... Mais avec son tempérament, ce qu'elle en enverrait !

Le travail manuel est une plus grande ressource contre le chagrin que les meilleures maximes morales. — Miss Gillett.

CONSEILS UTILES

POUR FAIRE DISPARAITRE LES VERRUES. — Il y a nombre de recettes pour faire disparaître les verrues, en voici une très facile à mettre en pratique, qui nous a été communiquée.

Faire un petit cataplasme de farine de blé humectée de fort vinaigre. Placez sur la peau un morceau de sparadrap au milieu duquel on a percé un trou par où passe la verrue. Recouvrir celle-ci du cataplasme qui, grâce au morceau de sparadrap, n'irrite pas la peau.

On renouvelle l'application du cataplasme jusqu'à complète réussite.



Tout le monde conviendra qu'il n'est rien de plus agaçant qu'une porte qui grince ; lorsqu'on n'a pas sous la main l'huile nécessaire, il suffit de frotter les gonds avec la pointe d'un crayon ordinaire, le bruit cessera aussitôt.



POUR EMBALLER UN BOUQUET — Prenez une boîte solide, en forme de carton à chapeau, par exemple. Pratiquez un trou au milieu du couvercle, un trou assez large pour que la queue du bouquet y puisse pénétrer. Placez alors le bouquet la tête en bas et les tiges dans cette ouverture. Arrêtez extérieurement la queue avec un clou ou avec un morceau de bois assez fort pour former arrêt. Placez ensuite une ficelle autour du clou et autour de la queue du bouquet pour en assurer la solidité. Remplacez le couvercle sur la boîte et emballez ensuite comme vous le feriez pour un colis quelconque. On arrange d'une manière analogue un chapeau qu'on veut expédier, mais c'est par la coiffe et à l'aide de quelques points qu'on le fixe au couvercle de boîte. De cette manière, il peut voyager sans se ressentir des heurts et des secousses qui, sans ce moyen, ne manqueraient pas de le défraîchir.

Les beaux esprits, hélas ! qu'ils sont petits de près ! — Mme de Sévigné,

RECETTES FACILES

RESTES DE BOEUF BOUILLI HACHE POUR PATES. — Hachez fin le bœuf qui vous reste ; ajoutez-y un quart de chair à saucisses et un peu de mie de pain trempée dans de l'eau ou du bouillon. Mélangez le tout ; faites prendre couleur sur le feu avec un peu de beurre ; saupoudrez d'une cuillerée de farine ; ajoutez, lorsque la farine est liée, deux cuillerées d'eau et servez-vous de ce hachis pour garnir de gros et petits pâtés.

OIE ROTIE. — Hachez quatre oignons bien fin que vous ferez frire avec poivre, sel, persil, pain émietté, et une bonne poignée de sauge ; mettez cette farce dans l'oie, que vous placerez dans une lèche-frite ; mettez une chopine d'eau, arrosez souvent ayant soin de la tourner. Si vous le préférez, vous pourrez vous servir de la farce aux patates indiquée pour la dinde, ou bien de pommes tranchées. On mange généralement l'oie avec compote de pommes, d'atocats, ou mieux encore gelée de pommes.

CREME AUX MACARONS. — Faites avec une pinte de lait de la bouillie ordinaire ; battez 3 jaunes d'œufs avec 2 blancs et 3 cuillerées à soupe de sucre blanc. Jetez votre bouillie sur les œufs en les mêlant bien ; mettez dessus de la canelle en poudre et quand le tout sera froid, couvrez de macarons.

CROQUIGNOLES. — Une pinte de crème épaisse, huit œufs, les blancs en neige, les jaunes battus avec deux tasses à thé de cassonade, (sucre brun), une demi-tasse à thé de lait, un verre à vin de rhum, six cuillerées de poudre allemande par bol à lait de farine. Vous jeterez vos blancs en neige sur les jaunes quand ceux-ci auront été battus dans le sucre brun. Faites une pâte de la consistance d'une pâte à pâté. Étendez cette pâte et découpez avec des moules ; faites frire dans la graisse bouillante.

La conversation doit être comme les jeux où l'on jette sa carte chacun à son tour. — Mme de Staël.



C'est par pitié pour les riches qu'il y a des pauvres. — Mme Swetchine.



Les gens faibles sont une perte publique, ils grossissent le parti des méchants. — Mme Roland.



Après certaines épreuves, le cœur ne retrouve pas de convalescence. — Comtesse de Circourt.

A LA

PHARMACIE GAGNER

Vous trouverez le plus splendide assortiment de Parfums, Savons de luxe, Eaux de Toilette Cosmétiques, Articles de Fantaisie pour la toilette, etc.

Un cadeau apprécié par les femmes, c'est une jolie bouteille de parfum importé.

Vous ne sauriez mieux faire que de venir voir notre assortiment. Nous sommes toujours heureux de vous montrer nos marchandises, que vous achetiez ou non.

Pharmacie GAGNER

Coin des rues ST-DENIS et STE-CATHERINE

Le Spécifique du Dr MACKAY

CONTRE

L'ALCOOLISME

Employé avec un succès infaillible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police, afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir de spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

S'ADRESSER A LA

Leeming Miles Co., Ltd.

288 rue St-Jacques, Montréal.

Seuls agents pour la vente du

SPECIFIQUE du Dr MACKAY

pour la guérison de

L'ALCOOLISME

PAGE DES ENFANTS

CAUSERIE

A l'Exposition horticole (POUR TANTE NINETTE)

S'il est une culture répandue à présent, c'est bien je crois, celle des chrysanthèmes, et en voyant les résultats obtenus on peut se demander s'il y a encore sous ce rapport des progrès sérieux à faire. En tous cas, je ne pense pas qu'on puisse en admirer de beaucoup plus beaux que ceux qui se trouvaient cet automne à l'exposition d'Horticulture du Cours-la-Reine, à Paris.

Le coup d'œil que présentait dès l'entrée, cette vaste succession de serres aménagées avec le goût qui caractérise les Parisiens était absolument séduisant. De tous les côtés, on ne voyait que ces centaines et ces centaines de têtes frisées, chevelues, toutes semblables au premier abord, et cependant très différentes pour peu qu'on y regardât de plus près, à cause de leurs variétés infinies de tons et de formes. Plusieurs espèces se faisaient particulièrement remarquer : Soleil de Minuit, Duchesse d'Orléans, d'un blanc superbe ; Madame Carnot qui existe en blanc et en jaune ; fleur exquise et très belle, à longs pétales retombants et frisés ; général Kouropatkine, une nouveauté bien entendue, d'un beau carmin à envers or et combien d'autres ! Généralement on cherche toujours à avoir un diamètre aussi considérable que possible en ne laissant croître que quelques tiges, plus ou moins selon la force du sujet et ce que l'on désire en obtenir, sur lesquelles on supprime soigneusement et à mesure qu'elles paraissent, toutes les petites branches qui essaient d'y prendre naissance. Ces tiges ainsi menées, sont couronnées d'un seul et unique bouton dans

lequel la sève vient se concentrer toute. D'autres fois, on les cultive d'une manière différente. Il s'agit alors de faire venir sur un même pied un très grand nombre de fleurs présentables ; on y arrive par une taille savante et une façon spéciale de diriger les branches, il se trouve ainsi des arbustes qui nourrissent plus de trois cents fleurs moyennes.

Mais les chrysanthèmes ne font à eux seuls l'objet de cette importante exposition : plus loin, c'est comme une gracieuse et dernière évocation de l'été disparu que nous sommes conviés à admirer et qui se présente à nos regards. Ce sont alors de ravissants massifs d'œillets splendides, de bégonias au vif coloris, de rosiers, et de quantités d'autres espèces florales. Un groupe exquis de lilium attire aussi les yeux. Les lis ne sont-ils pas toujours et partout attachants ? Leur joli calice se prête à toutes les variétés, depuis les blancs classiques qui ornent au printemps les plus modestes jardins de campagne, jusqu'aux espèces les plus recherchées que les jardiniers ont créées.

Ça et là, quelques chrysanthèmes encore, fleurs isolées celles-là, détachées de leur tronc et mises en évidence dans des tubes humides où elles vont se conserver quelques jours ; grosses fleurs égoïstes, gonflées, ayant seules profité de toute la sève nourricière, de toute la terre, ayant absorbé tous les soins et s'étalant là, orgueilleuses de leur taille énorme en attendant la pourriture qui déjà les envahit et va les flétrir.

Ce qui ajoute encore au charme des yeux, c'est cette Seine à travers les vitres de gauche ; elle miroite sous un pâle soleil mourant qui jette ses dernières lueurs. Des bateaux vont et viennent en amont et en aval, on voit à peine l'autre rive par instant, et on peut se croire

dans un entrepont fleuri et en fête, à bord d'un transatlantique.

Les légumes et les fruits les plus remarquables se trouvaient également rassemblés là. Ces derniers ne peuvent intéresser que les connaisseurs, et cependant il était impossible pour quiconque était doué du moindre sens artistique, de ne pas rester en contemplation devant les vitrines où les plus merveilleuses grappes de raisin étaient groupées au milieu de leurs feuilles, rougies et jaunies par l'automne qui leur avait communiqué des teintes exquises, et placées dans des corbeilles d'osier et de chèvrefeuille ornées de nœud de couleur s'harmonisant parfaitement avec le tout. Le chasselas doré, aux grains énormes et appétissants encore recouverts de leur fleur, ressortait à côté des grappes noires et des couleurs atténuées et fondues du feuillage et du ruban.

Mais tout cela n'était rien auprès des serres plus chaudes où se conservaient des orchidées gracieusement disposées en garnitures de table, au milieu d'une verrerie fine et délicatement nuancée, en gerbes magnifiques ou simplement en gradins, les unes dominant les autres et se faisant valoir mutuellement.

Pendant que nous étions là, rêvant aux pays exotiques sous ces palmiers et en face de cette flore captivante, douée pour nous autres habitants du Nord, du charme si puissant de l'inconnu, un orchestre éclata, et ce fut exquis cette audition de tziganes dans ce décor. Mais l'heure implacablement avançait ; on s'en serait aperçu rien qu'à la poussée de la foule qui devenait plus dense, plus brutale aussi, indifférents quelconques qui vous coudoient, passent en se pressant, échangent quelques banales réflexions, quelque plaisanterie plus ou moins à propos et vous rappellent à la réalité en un mot. Impos-

sible de s'abandonner dans ce Paris agité et fiévreux, il fallait se laisser reprendre par les mille tracassas, occupations et obligations qui composent l'existence, et aussi subir de nouveau l'âpre piqure du froid, la sensation humide et pénétrante du brouillard dans la nuit déjà tombée.

M. A. de LAUZON.

Jeux d'esprit

CHARADE

Mon premier appelle à la chasse
Stop, qui saute hors de mon dernier,
L'architecte cherche la place
Où doit se creuser mon dernier.

Par qui et à quelle époque fut inventée la machine à coudre ?

Réponse à Jeux d'Esprit

Qu'est-ce qu'une manufacture et une filature? Expliquez la différence.

Filature. — Etablissement où l'on file les cotons.

Manufacture. — Etablissement où l'on fabrique sur une haute échelle, certains produits manufacturiers.

Ont bien répondu:

Hilaire St-Ours, Gonzalve Désortie, Suzon L'Heureux, Alph. Bernard, Henri St-Pierre, Antoinette Gosselin, Joseph Dion, Woonsocket; J. Forest, Fall-River; Lucienne Dagenais, Ulric Vinet, Southbridge, Mass., E.-U.; Rodolphe Boutet, Joséphine Lamoureux, Sophronie St-Aubin.

HISTOIRE DU CANADA

Donnez l'année de la capitulation de Québec et de celle de Montréal. Quelle conséquence fut le résultat de la reddition de Montréal.

Rép. — Capitulation de Québec, en 1759, celle de Montréal, en 1760.

La conséquence de la reddition de Montréal fut la fin de la domination française au Canada.

Ont donné de bonnes réponses: Joseph Dion, Woonsocket; Ulric Vinet, Southbridge, Mass.; Aldéric

Aymar, Joseph Massicotte, Louise Savard, Claire Lavallée, Henriette Melançon, Fred. Morin, J. Forest, Fall-River; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Adine Taillefer, Lucie Bénard, Antoinette Desmarais, Sherbrooke; Antonio Pelletier, Ste-Elisabeth; Maurice Pilon, George Gagnon, Batiscan, Mathilde Beauchemin, Nicolet; Délia G. Alfred St-Amour, Cousin, Antoine, Alphonse Bernard, Joséphine L., Québec.

Petite Poste en Famille

LUCIEN CURIEUX. — J'accepte avec plaisir toutes les suggestions qu'on veut bien me faire, et je réponds de même à toutes les questions qui me sont posées. Ne crains pas me déranger, je suis trop heureuse de satisfaire les Lucien Curieux de ton espèce, car cela me démontre qu'ils travaillent à s'instruire sérieusement et les efforts faits par mes neveux et nièces vers un si noble but me font un sensible plaisir. Jamais, mon petit ami, on dit : "aller en campagne" dans le sens d'aller en villégiature. C'est une locution très commune ici et que j'ai remarqué chez des personnes qui devaient savoir mieux. J'en ai déjà parlé d'ailleurs dans la Page des Enfants. Tu as raison : J'ai mangé de d'ça pour cela, est de très mauvais goût, aussi faut-il s'en corriger au plus vite. "C'est une faute qu'on ne rencontre qu'à Montréal, me dis-tu, je n'ai jamais entendu cela ailleurs". C'est aussi mon avis, cher Lucien, seulement ne le disons pas trop haut, les Montréalais ne nous le pardonneraient jamais.

YVONNE GRATTON. — Merci de ta collaboration que j'accepte avec plaisir petite nièce. Ton article paraîtra dans le prochain numéro, celui d'aujourd'hui était trop encombré.

TANTE NINETTE.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

Le Secret de Bébé

I

Je connais depuis l'automne
Un bébé des plus charmants,
Dont la sœur, pauvre mignonne,
Est poitrinaire à quinze ans.
Quand je vis la blonde tête
De ce gracieux lutin,
Il parcourait en cachette,
Les sentiers d'un grand jardin.

II

Ses menottes potelées
Tenaient un fil qu'il roulait
Autour des branches fanées,
Que parfois il atteignait.
—Que fais-tu là, petit homme ?
L'enfant surpris me toisa,
Puis, souriant, voici comme
A voix basse, il me parla.

III

—Tu me plais, je vais te dire
Quel est mon secret à moi,
Si tu me promets sans rire
De bien le garder pour toi ;
Mais d'abord je dois t'apprendre
Que je m'appelle Bébé,
Que j'ai, ça va te surprendre,
Mes cinq ans depuis l'été.

IV

Pour jouer à la cachette,
Je suis tout seul à présent,
Car bien malade est sœurlette,
Et le docteur vient souvent.
Ce docteur est très sévère,
Mais ne paraît pas méchant,
Cependant petite mère,
Toujours pleure en l'écoutant.

V

Alors j'ai voulu connaître
Ce qui la faisait pleurer ;
J'étais curieux peut-être,
Monsieur, tu vas me gronder,
Sous la table avec mystère
Hier, je me suis caché,
Le docteur causait à mère,
De là j'ai tout écouté.

VI

Il disait : "Voyez par terre
Combien de feuilles déjà,
Quand tombera la dernière
La chère enfant s'en ira..."
Voilà pourquoi je rattache
Les feuilles qui vont tomber,
Mais c'est une grande tâche ;
Dis, monsieur, veux-tu m'aider?...

C. M.

A propos de Concours

Je parlerai au long dans le prochain numéro du "Journal de Françoise", d'un concours que je veux vous donner, et dont le genre tout nouveau, vous plaira certainement. Tous seront appelés à y prendre part, petits et grands, et je ne doute pas de l'émulation et du zèle que vous saurez y mettre. A bientôt les explications.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

—J'ai voulu ici racheter mes torts; donner plus à votre cœur, élever mon âme. Certes, vous êtes homme à comprendre la délicatesse, l'amour, le sacrifice. Vous avez un grand caractère, une belle intelligence, un cœur ardent, une âme généreuse... mais un mauvais génie, je vous le répète pour la dernière fois, se glisse entre nous : je suis une paria, presque une damnée, "la Parisienne", enfin! Celle qui a pris le fils que l'on voulait garder, et à laquelle, en revanche, on cherche à prendre, tout à la fois, le mari et l'enfant.

Les dents serrés, il demanda :

—Vous avez fini?

—Non, je veux dire encore que si Paris vous déplaît, je ne puis vous contraindre à y vivre. J'accepte Pennelière, je n'accepte pas Durtol. Ecrivez à Roscob, et qu'il soit l'arbitre entre nous.

—Je vais écrire.

Il partait ; mais revenant tout à coup sur ses pas :

—Me pardonnez-vous ma vivacité, Suzan?

—Vous appelez cela de la vivacité...? Vous avez été injuste, méchant, vous n'avez pas été "vous".

Il la sentit blessée jusqu'à l'intime de l'âme.

—Puisque je n'ai pas été "moi" le pardon est plus facile. Embrassez-moi, je vous le demande au nom de votre amour pour... Rosel.

Elle posa ses lèvres sur la joue qu'il lui tendait :

—Je pardonne, Jacques, dit-elle avec un triste sourire ; mais, voyez-vous, il y a des mots qui restent "là".

Et elle montrait son cœur.

...Le lendemain, deux lettres partirent ensemble du chalet des Sau-

les : l'une, très longue, de Jacques, était adressée au docteur Roscob ; l'autre, très courte, de Suzan, portait le nom de Mme Champvallier.

Les deux réponses arrivèrent à peu de jours d'intervalle.

Mme Champvallier écrivait :

"Quelle question tu me poses, ma chérie!! Non, certes, je n'ai jamais parlé du vicomte de Mire à ta belle-mère : première raison, parce que je n'avais rien à lui dire ; deuxième et péremptoire raison, parce que je suis muette avec les gens qui me déplaisent ; or, Mme Orvanne entrant dans cette catégorie, je l'ai honorée d'un signe de tête à chaque rencontre. Et voilà!

"Fais tes malles, ma pauvre amie, car tu deviens un peu folle dans ce trou haut perché, bien joli, cependant... Je ne t'envoie que ce mot, puisque tu veux "retour du courrier". Je suis débordée par les comédies de salon, monologues, etc., etc... Ah! la vie reposante d'Orcines est loin!

"Je t'embrasse et pense à toi.

"MAY".

"Mon cher Jacques, répondait le docteur Roscob, j'avais prévu ce qui arrive depuis le jour où tu as accepté la "gérance" du sanatorium de ce pauvre Lordier... Avec ton amour du pays, auquel est venue se joindre une occupation intéressante, tu devais fatalement désirer continuer une vie que tes goûts modestes, ton peu d'ambition, et ton horreur du monde te font trouver délicieuse. Tu ne songe pas assez à Suzan, mon ami. Vous habiterez Durtol, m'écris-tu. Durtol est charmant l'été: un vrai nid de verdure et de fleurs! Mais l'hiver? Tu sais mieux que moi la fréquence et la durée de la neige en Auvergne... Clermont devient inabordable ; alors, c'est l'isolement, un isolement plus grand qu'à Pennelière, où la pluie ne "bloque" pas les gens dans leur demeure comme des Esquimaux.

"Et puis, vois-tu, la vraie raison est que tu serais un peu trop près de ta mère, Suzan n'est pas la belle-fille "choisie" ; de là, une espèce

d'animosité dont je me suis aperçu pendant mon séjour à Orcines. Mme Orvanne griffe ; Suzan, très vive, ri-poste ou souffre. Tu souffrirais aussi.

"Pourquoi, si ton horreur de Paris persiste, ne bâtirais-tu pas un sanatorium à Pennelière? Le bois de pins, à l'arome fortifiant, l'abriterait contre les vents du large ; vous auriez une habitation ravissante, des châtelains dans les environs, et la proximité de plusieurs villes. Suzan accepterait Pennelière, je le crois. Durtol? J'en doute...

"Ne montre pas cette lettre à ta femme, mon cher enfant ; je t'envoie quelques lignes destinées à la "publicité". Il vaut mieux, tu le comprends, que, dans le cas actuel, "l'arbitre" ne paraisse pas trop prendre le parti de Suzan. Cette dernière te sera bien plus reconnaissante et t'aimera bien davantage encore, si tout l'élan paraît venir de toi.

"Je te serre la main, et suis ton tout dévoué,

"ROSCOB".

"Mes chers enfants,

"Vous donner un conseil est d'une difficulté extrême. Jacques sait fort bien que j'ai toujours désiré le voir dans un grand centre, où, plus que jamais, on a besoin d'hommes de valeur et d'action. D'autre part, ma petite Suzan ne se laissera-t-elle pas entraîner de nouveau par le tourbillon du plaisir de se retrouvant dans un cercle mondain? Si Jacques ne veut pas habiter Paris, ce qui vous conviendrait peut-être, c'est un "intermédiaire", dirai-je ; quelque chose qui "sente" la campagne et la ville, un lieu de séjour vous plaisant "à tous deux". Vous pouvez ne rentrer à Paris qu'en novembre, ou pour Noël, cela vous permettra de bien réfléchir avant de prendre une décision. Vous ferez l'un et l'autre quelques petits sacrifices, et tout ira pour le mieux, je l'espère.

"Bien à toi, mon cher Jacques. Je t'embrasse, ma petite Suzan, ainsi que ton bouton de rose.

"ROSCOB".

“P. S. — Je m'embarquerai sur “La Champagne”. Elle aura l'honneur d'avoir quatre “célébrités” médicales à son bord. Dans ces conditions, les passagers ne pourront être malades plus de quelques minutes!...”

Suzan lut cette courte lettre que Jacques rapportait de Durtol, puis la relut encore avec un étonnement mêlé de profonde déception.

— Contrairement à ses habitudes, Roscob ne donne pas nettement son avis, dit-elle enfin d'un air préoccupé ; mais je crois comprendre que Durtol ne l'enchanté pas plus que moi. •

Jacques eut un léger mouvement d'impatience.

— Il nous écrit de réfléchir ; c'est le meilleur conseil qu'il puisse nous donner. Vos amis ne rentrent guère à Paris que pour Noël...

Suzan hésita une minute ; puis, résolument :

— Soit, réfléchissons... Mais que Mme Lordier songe aussi à un acquéreur, Jacques...

VIII

Plus de prairies verdoyantes, de fleurs aux doux parfums, de ruisseaux chantant gaiement sur leur lit de cailloux... Tout est gelé... C'est l'hiver ! Les chaumières sont presque enfouies sous la neige ; le clocher d'Orcines montre son capuchon blanc au-dessus des arbres dépouillés ; le Puy-de-Dôme s'enveloppe frioleusement d'un manteau d'hermine de la base au sommet ; la plaine semble une steppe immense de laquelle surgit, de loin en loin, un groupe de sapins, ou une rangée de hautes bornes indiquant la route aux voyageurs.

Devant le chalet des Saules, un traîneau vient de s'arrêter, et Suzan, aussi couverte de fourrures qu'une Russe, en descend, traverse rapidement la cour et rentre dans son salon.

Il y règne une chaleur douce qu'embaument des fleurs de Nice posées sur une petite table, les lam-

pes sont déjà allumées, et Daisy est occupée à baisser les lourds rideaux des fenêtres quand le bruit de la porte qui s'ouvre lui fait tourner la tête.

— Je commençais à m'inquiéter de Madame, dit-elle, les chemins sont si mauvais!... Quel malheur, mon Dieu, d'avoir été “bloqués” si vite ! !

Suzan resta muette. D'un rapide coup d'œil, elle a vu une petite chaise vide, des jouets groupés dans un coin. L'enfant n'est pas là...

— Rosel ? interroge-t-elle enfin d'une voix brève...

Une subite rougeur monte au visage de la femme de chambre et ses yeux se remplissent de larmes.

— Je suis allée deux fois la chercher, Madame ; la première fois, la petite s'amusaît si bien dans le foin avec un lapin blanc, que la mère de Monsieur m'a dit de la laisser une demi-heure de plus. Une demi-heure après, elle m'a répondu : — Il fait trop froid pour qu'elle parte maintenant ; elle couchera encore cette nuit avec moi à l'étable. Puis, elle m'a fermé la porte au nez, pendant que Rosel criait : — Va... va... va... — Rosel ne m'aime plus. Et la mère de Monsieur ne veut plus se séparer d'elle. Voilà!... Du reste, Madame sait bien...

Daisy s'arrêta. Elle avait enlevé le chapeau de la jeune femme, sa pelisse, et s'étonnait, s'effrayait, même de la voir demeurer immobile, les yeux fixes au milieu du salon, ayant sur son joli visage une expression de dureté qu'elle ne lui connaissait pas.

— Faut-il retourner une troisième fois là-bas ? Je dirai que...

Suzan parut sortir d'un rêve.

— Non, fit-elle, les dents serrées. Allez travailler, Daisy.

Quand, une heure plus tard, Jacques revint de Durtol, son premier regard fut aussi pour la chaise vide et les jouets très en ordre.

— Ma mère accapare Rosel, dit-il d'un ton gai, en embrassant sa femme. Vous êtes tout à fait bonne, Suzan, de la lui laisser un peu. Je savais bien que son cœur serait vi-

te pris... pris jusqu'à la passion. Le petit Lordier qu'elle trouvait une merveille, vous souvenez-vous ? n'est plus, pour elle, qu'un avorton, un vilain moutard, que sais-je encore ? C'est affreusement injuste, très risible et un peu touchant. Nous...

Il s'arrêta, et levant d'un geste rapide l'abat-jour de dentelle :

— Qu'avez-vous, Suzan ? Vous paraissiez abattue, et vous êtes bien pâle.

Un étrange sourire passa sur les lèvres de la jeune femme :

— La transition de l'air vif à la chaleur : je suis allée me promener en traîneau.

— Ah ! tant mieux, me voilà rassuré. Vous devriez chaque jour faire une sortie de ce genre, au lieu de vous rôtir au coin du feu. Je regrette de ne pouvoir vous accompagner, ma pauvre chère Suzan ; mais je suis très pris ces temps-ci, et je vais être plus pris encore. Un malade me donne des craintes sérieuses, et deux Russes arrivent avec un jeune médecin qui veut voir l'organisation du sanatorium. Après-demain, je ne

La convalescence chez les enfants

Tous les parents savent combien la convalescence des maladies infantiles infectieuses, “rougeole”, “scarlatine”, “typhoïde”, sont douloureuses et pénibles, compliquées, qu'elles sont par la croissance. Énérvé par la souffrance, le pauvre petit refuse tout remède qui lui déplaît ; le fer, le phosphate de chaux ne sont pas tolérés. Un médicament s'applique pourtant avec le plus grand succès à ces cas difficiles. La GRANO-LECITHINE LACHANCE est un reconstituant parfait, d'un goût exquis, elle réveille l'appétit, stimule l'organisme, régularise la circulation. La LECITHINE fournissant les éléments nécessaires à la croissance, la convalescence s'achève rapidement.

Dans toutes les bonnes pharmacies, 50 cents. Dépôt général : La Cie des Laboratoires Lachance, Limitée, 87, rue Saint-Christophe, Montréal.

pourrai même pas déjeuner au chalet.

Dans les yeux de la jeune femme passa un éclair rapide:

—Cela se trouve à merveille. J'ai rencontré le courrier sur la grand'-route, et vous attendez vos étrangers; donc, les chemins sont praticables aux voitures. Je profiterai de votre journée d'absence pour aller à Clermont faire une foule de petites emplettes, avec Rosel et Daisy.

Sans doute, il y avait dans sa voix quelque chose d'anormal, car, de nouveau, Jacques regarda attentivement sa femme.

Blottie dans un fauteuil, elle présentait maintenant d'un air frileux ses pieds à la flamme claire, en di-

sant de son ton habituel :

—Cela fait songer à Pennelière, ce grand feu-là!

Et le docteur — un psychologue cependant ! — crut qu'il s'était trompé...

fatigué, mais très satisfait. Son malade allait mieux; les Russes étaient installés; le jeune médecin, un charmant garçon, partait content de sa rapide visite; enfin, deux autres étrangers s'annonçaient pour

Jacques venait de Durtol, un peu la semaine suivante...

Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.



Exigez bien cette étiquette lorsque vous achetez. C'est le seul véritable.

LA SANTE AUX ANEMIQUES
UN PERE DIT COMMENT SA FILLE A
ETE GUERIE DE L'ANEMIE PAR
L'USAGE DU

Le Vin Phosphate au Quinquina

(Des RR. PP. Trappistes d'Oka.)

VOUS POUVEZ OBTENIR
LES MEMES RESULTATS QUE LUI
PAR L'USAGE DE CE VIN RECONSTITUANT PAR EXCELLENCE.

Montréal, 23 juin 1905.

MM. Motard fils et Sénécal,

Messieurs,

Ma fillette de douze ans était anémique, je lui ai fait prendre du VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES PERES TRAPPISTES D'OKA et depuis cette époque, elle a regagné de la vigueur et de l'appétit; je continue le traitement.

Bien à vous,

A. FILIATRAULT, 157 Sanguinet.

Ce que le Vin Phosphaté au Quinquina a fait pour cette fillette, il peut le faire pour vous ou pour les vôtres. En France, en Angleterre, et en Allemagne, partout où ce Vin a été essayé, il a eu des résultats surprenants. Préparé selon la formule du Père de Breynne, célèbre chimiste français, la recette a été transmise intacte aux Pères Trappistes d'Oka, et ils le fabriquent selon les indications données par celui qui l'a découvert. En outre des qualités reconstituantes du pur jus de raisin dont il est fait, il a des propriétés toniques qu'il doit à l'écorce de quinquina. Une seule bouteille suffit pour vous en faire apprécier les effets.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et Epiceries
MOTARD, FILS & SENECAI,

Seuls Dépositaires

5 PLACE ROYALE MONTREAL.

Jugez par vous-meme

L'AMATEUR DE CAFE LE PLUS EXIGEANT NE PEUT S'EMPECHER DE FAIRE L'ELOGE DU "CAFE DE MADAME HUOT", LORSQU'IL A EU L'OCCASION D'EN DEGUSTER, EN GOURMET, UNE TASSE BIEN CHAUDE ET DELICIEUSEMENT PARFUMEE. C'EST L'ESSAI A LA TASSE QUI DEMONTRE A LA SATISFACTION DU CONSOMMATEUR LA REELLE SUPERIORITE DU "CAFE DE MADAME HUOT" QUI ALLIE LA FORCE A L'AROME ET CONSTITUE POUR LE SYSTEME NERVEUX LE MEILLEUR DES TONIQUES. SI VOTRE FOURNISSEUR NE L'A PAS EN STOCK, JE VOUS LE FERAI LIVRER EN BOITE DE 2 lbs. SUR RECEPTION DE 75 c. SI VOUS DEMEUREZ EN VILLE. DANS LES PROVINCES DE QUEBEC ET D'ONTARIO, JE LIVRE PAR QUANTITE DE 3 BOITES DE 2 lbs SUR RECEPTION DE \$2.25 ET

E. D. Marceau, 281-285 rue St-Paul, Montreal.

Je paie le fret